

## Conférence du 9 août 1919 à Dornach

Dans GA 296 « La question de l'éducation comme question sociale »

Extraite du livre « Éducation, un problème social »

© Éditions Anthroposophiques Romandes 1988 – Traduction Raymond Burlotte

Après un travail<sup>1</sup> qui nous permet de pénétrer en profondeur ce qui vit aujourd'hui dans les cœurs des hommes, dans cette tragédie intérieure du développement de l'humanité, je peux être à nouveau pour quelques jours en ce lieu. Ce lieu si étroitement lié à l'activité d'où peut émaner la force de faire évoluer peu à peu la tragédie actuelle de l'humanité dans une voie plus riche d'espérance.

A aucune époque on inclina moins qu'aujourd'hui à élever l'âme vers les mondes de l'Esprit. Or, c'est justement à notre époque, que cela serait tout particulièrement nécessaire; car c'est seulement de ces mondes que peut venir ce qui donnera à l'humanité dans son ensemble la force de progresser sur le chemin de la vie. Les problèmes, les tâches qui incombent à notre époque, on croit généralement pouvoir les résoudre à l'aide des pensées et des impulsions issues du savoir humain extérieur. Combien de temps faudra-t-il encore pour qu'une assez grande partie de l'humanité parvienne à se convaincre que seul le chemin de l'Esprit permet d'atteindre une véritable guérison ? C'est bien difficile de le dire, d'abord parce qu'il n'est pas spécialement fructueux de se poser une telle question. Mais ce qui est sûr, par contre, c'est qu'il ne peut y avoir de progrès que si un assez grand nombre de gens se sont vraiment convaincus que ce qui délivre peut seulement venir des mondes de l'Esprit.

Ce qui occupe le plus les gens aujourd'hui, ce sont les problèmes sociaux. Mais les gens manquent, pour y réfléchir sérieusement, de force intellectuelle. Chez une grosse partie de l'humanité actuelle, en effet, la force intellectuelle est comme paralysée. Or on croit partout que l'on peut résoudre ces problèmes sociaux avec ce qu'on appelle le savoir et la connaissance. Mais on ne pourra jamais en venir à bout si on ne les traite pas du point de vue de la science de l'Esprit.

Nous venons de traverser un long conflit armé. Un autre suivra, probablement beaucoup plus long, et qui concernera l'humanité tout entière. Combien de gens ont dit : ce conflit qui s'est abattu sur le monde civilisé est le plus terrible depuis que l'on parle d'une histoire humaine ! On ne peut pas dire que cela soit faux. Mais le combat qui suivra et qui, avec tel ou tel moyen, opposera l'Orient à l'Occident, cette lutte, qui aura lieu entre l'Asie, l'Europe et l'Amérique, sera la plus terrible lutte spirituelle que l'humanité ait jamais dû affronter. Toutes les impulsions, toutes les forces qui ont pénétré l'humanité, même par le Christianisme, tout cela déferlera en luttes élémentaires et puissantes.

On peut exprimer par une simple formule, ce en quoi consiste cette grande opposition entre l'Orient et l'Occident. Mais ne prenez pas cette simple formule à la légère ! Elle ouvre de vastes horizons sur les impulsions humaines. Dans mon livre « *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social* »<sup>2</sup>, j'ai rendu attentif au fait qu'aujourd'hui, pour de larges cercles de l'humanité, la vie spirituelle est une idéologie ; on voit dans les valeurs spirituelles, le droit, la morale, la science, l'art, la religion, etc... de simples émanations de la seule vraie réalité : la production économique, la base économique.

Idéologie! s'entend-on répondre aujourd'hui lorsqu'on parle de vie spirituelle. Tout ce qui se reflète dans l'âme humaine à partir de la seule réalité économique, n'est qu'idéologie. Il y a de nombreuses raisons de réfléchir sur ce que signifie ce mot « idéologie » dans la culture mondiale. Il a une signification très importante. On ne peut pas trouver de lien plus étroit qu'avec le mot de la sagesse orientale: « maïa ». Traduit en occidental, « maïa » veut dire idéologie. Toute autre traduction est moins précise. De sorte que l'on peut dire : En fait, ce que l'oriental se représente sous le terme « maïa », un grand nombre d'occidentaux se le représentent sous celui d'idéologie. Mais quelle énorme différence ! Qu'est-ce que la « maïa » pour l'oriental ? Pour lui, le monde des sens est la maïa, tout ce qui, de l'extérieur se présente à nos sens et à notre entendement qui s'y applique, voilà la maïa, la grosse illusion. Et l'unique réalité, c'est ce qui se passe dans l'âme. Le contenu psycho-spirituel auquel l'homme parvient, voilà ce qui est réel; ce qui jaillit de l'intérieur de l'homme est réalité. Ce qui se présente extérieurement aux sens est maïa, idéologie.

Et sur une grande partie de l'humanité occidentale règne cette autre conviction : La seule réalité c'est ce qui apparaît aux sens extérieurs. Là est la réalité. Ce que l'Orient appelle maïa, c'est, pour une grande partie de l'humanité occidentale, la réalité. Et ce que l'oriental appelle réalité, ce qui jaillit intérieurement dans l'âme c'est, pour une grande partie de l'humanité occidentale, idéologie, maïa. Vous voyez une grande opposition. Ce que l'oriental appelle réalité, l'europpéen et l'américain l'appellent déjà aujourd'hui maïa : idéologie, c'est la même chose. Ce que l'occidental avec la relève de l'américain, appelle idéologie, c'est réalité pour l'oriental.

Cela agit profondément dans les âmes et cela partage les hommes en deux groupes totalement différents. Si vous considérez ce qui vient de se passer dans le monde civilisé, vous vous direz : En fait tout ce qui a été avancé comme cause et motif de cette catastrophe mondiale reste à la surface des choses et n'est que vue superficielle. Ce qui s'est exprimé dans ce terrible combat a jailli de façon élémentaire des profondeurs inconscientes. Les hommes ont participé, on le voit clairement aujourd'hui, sans vraiment savoir pourquoi ; ce qui a agi, ce sont les forces élémentaires charriées à la surface par cette opposition dont on est encore loin d'être sortis. L'élément antisocial est tellement puissant à l'heure actuelle que l'humanité se détruit elle-même en se séparant en ces deux groupes fondamentalement différents.

Si vous reliez ce que je viens de dire avec d'autres choses, vous découvrirez, en regardant vers l'Ouest, que les gens tendent vers la liberté ; que l'on comprenne cette liberté ou pas, ce n'est pas ce qui importe. Le besoin de liberté monte des obscures profondeurs de l'âme.

Regardez vers l'Orient : ce qu'en Occident on appelle liberté n'a pas vraiment de sens là-bas. C'est comme quelque chose à quoi on ne relie aucun concept, aucun sentiment. On ne réfléchit pas à ce dont on fait intensément l'expérience. Voyez comme les gens réfléchissent peu aux choses qui les entourent quotidiennement ! Les gens réfléchissent d'autant moins à une chose qu'elle leur est proche. L'oriental, dans la mesure où il suit sa véritable nature, sa réalité intérieure, vit dans la liberté qui peut lui venir par sa race, son peuple, sa famille. Il n'y réfléchit pas. Plus on regarde loin vers l'ouest, plus on voit la liberté disparaître au cours de l'évolution historique. Parce-qu'on ne l'a pas, on doit y aspirer.

On pourrait encore montrer de beaucoup de façons cette opposition fondamentale entre l'Ouest et l'Est. Ce qu'apporteront peut-être déjà les prochaines années s'annonce dès maintenant. Ce ne sont encore que des symptômes extérieurs qui se manifestent en

Asie, et que l'Europe passe sous silence pour des raisons bien compréhensibles. Le fait, par exemple, que la moitié de la population des Indes meurt de faim, produira, à cause de la spiritualité du peuple hindou, quelque chose de tout autre que ce qui s'est joué en Europe. Ce sont des symptômes extérieurs. Or même en ce qui concerne ces symptômes extérieurs, les hommes sont divisés en deux groupes essentiellement différents. Pour l'hindou la faim signifie tout autre chose que pour l'européen, car l'hindou a derrière lui un développement psychique différent de l'européen, une évolution vieille de plusieurs millénaires. Il faut considérer ces choses avec beaucoup d'attention aujourd'hui, si l'on veut comprendre quoi que ce soit à la marche de l'évolution. Nous devons être au clair sur le fait que ce qu'on appelle habituellement la question sociale est beaucoup plus complexe qu'on le croit d'habitude. Cette question sociale est un phénomène lié à la culture qui s'est développée depuis le milieu du 15<sup>e</sup> siècle. J'ai parlé à de nombreuses reprises, ici également, de ce moment décisif dans l'histoire de la civilisation humaine. C'est à cette époque que s'installa peu à peu la nouvelle orientation scientifique. Mais en même temps apparut l'industrialisme. Science et industrialisme se sont déversés ensemble sur l'humanité moderne et lui ont conféré sa direction spirituelle.

Je vous ai déjà parlé de ce qui fait la spécificité de la science. Je vous ai dit que des gens intelligents qui réfléchissent sur ce que la science peut offrir aujourd'hui disent déjà: ce que la nouvelle conception de la nature<sup>3</sup> nous transmet n'est pas le monde, mais un fantôme du monde. Tout ce que les chercheurs ont imaginé et qui constitue aujourd'hui la culture populaire, et ceci beaucoup plus que ces gens ne le croient, c'est la foi, la croyance superstitieuse en un monde fantôme. Et à côté de ce monde fantôme s'est installé ce qui, issu de l'industrialisme moderne, agit en tant que réalité spirituelle sur l'humanité. Il faut voir une fois en face quelle est la signification spirituelle de l'industrialisme. Examinez donc ce sur quoi l'industrialisme règne avant tout: la machine. La machine se distingue de tout ce à quoi l'homme peut avoir affaire dans sa vie extérieure. Regardez l'animal : appliquez à l'animal vos idées scientifiques, ou toute autre connaissance ; vous pourrez l'étudier tant que vous voudrez, il reste toujours dans l'animal une profondeur divine, pourrai-je dire, que vous n'épuisez pas, que vous ne pouvez pas percer. Derrière tout ce que vous pensez au sujet de l'animal, il reste toujours quelque chose d'inconnu. Il en est de même avec la plante. Et prenez même un cristal, étudiez les meilleures formes du monde cristallin, vous devez vous dire : Lorsqu'on a fait les études nécessaires, on peut assurément comprendre ce qui est le plus extérieur dans un cristal, sa forme, etc... mais il reste encore suffisamment de ce que l'homme peut révérer et qui reste inaccessible à son intelligence immédiate, non clairvoyante.

Considérez la machine, elle est entièrement transparente. On sait parfaitement : la force agit de cette façon, la cheville est enfoncée de telle et telle façon dans l'orifice, le frottement a telle et telle intensité, on peut calculer le rendement si l'on connaît les divers éléments... il n'y a rien derrière la machine qui nous force à nous dire : cela reste inaccessible à l'intelligence humaine ordinaire non clairvoyante. Voilà qui a une grande signification pour l'utilisation des machines par l'homme. Et lorsqu'on a connu des milliers et des milliers de personnes qui ont eu affaire à des machines, on sait comment ces machines spirituellement transparentes s'infiltrèrent dans les âmes, ces machines qui n'ont rien derrière elles, que l'intelligence non clairvoyante pourrait peut-être seulement pressentir ou qui soit complètement inaccessible. Le fait que la machine soit aussi transparente à l'âme et l'esprit rend son utilisation destructrice pour l'homme.

L'homme avec ses sens et son intelligence peut pénétrer comme de l'eau claire les forces qui agissent dans la machine, voilà ce qui vide son cœur et son âme, ce qui le dessèche et le rend inhumain.

La science et les machines menacent l'humanité civilisée d'une triple terrible destruction. Car que risque l'homme moderne s'il ne s'efforce pas de percevoir le suprasensible ? En ce qui concerne la connaissance, il est menacé par cet idéal déjà exprimé par les chercheurs scientifiques, à savoir : on s'efforce de connaître la nature de telle sorte que cette connaissance soit astronomique, c'est-à-dire élaborée à l'image de l'astronomie. Lorsque vous voyez comment le chimiste pense à ce qui se trouve à l'intérieur de la molécule, il se représente des atomes dans un certain rapport de forces, et ceci d'après le modèle d'un petit système solaire et planétaire. L'idéal est d'expliquer tout l'univers de façon astronomique. Et l'astronomie elle-même, quel est son idéal ? Voir tout l'édifice universel comme une machine. En plus tous les actes de l'homme liés à la machine !

Voilà ce qui a agi toujours plus fort depuis le milieu du 15e siècle, et c'est ce qui aujourd'hui vide l'homme de sa substance humaine. Si les hommes continuaient à penser uniquement comme ils le font au sujet de l'astronomie mécanique et à travailler dans l'industrialisme, les esprits se mécaniseraient, les âmes deviendraient végétatives, somnolentes, et les corps s'animaliseraient.

Regardez l'Amérique : le maximum de mécanisation des esprits ! Regardez l'Est de l'Europe, la Russie ; les instincts sauvages qui s'y expriment de façon si horrible : animalisation du corps ! Au centre, en Europe, la somnolence des âmes. Mécanisation de l'esprit, végétalisation de l'âme, animalisation des corps, voilà ce que nous devons nous reprocher sans nous faire d'illusions.

Il est caractéristique de constater que, depuis le milieu du 15e siècle, l'humanité a perdu en route le troisième élément vital. Un puissant parti s'appelle aujourd'hui « social-démocratique », il a réuni le socialisme et la démocratie, bien qu'ils soient le contraire l'un de l'autre. Mais il les a fondus ensemble et il a laissé pour compte le spirituel. En effet, le socialisme ne peut s'appliquer qu'à l'économique, et la démocratie qu'à l'Etat, au juridique ; au spirituel s'appliquerait l'individualisme. Or la liberté, on l'a omise dans l'expression « social-démocratique », car autrement on devrait dire : social-démocratique-individuel, ou démocratie-sociale-individualiste. Alors les trois besoins fondamentaux de l'homme seraient exprimés. Mais il est caractéristique de l'époque moderne que le troisième élément soit omis, puisque l'Esprit est vraiment devenu la maïa, la grosse illusion, pour l'humanité de l'Ouest : l'Europe et son émanation coloniale, l'Amérique. C'est de ces choses qu'il faut partir lorsqu'on étudie la science de l'Esprit, dans l'optique d'un vaste problème culturel. On ne peut pas discuter des exigences qui s'expriment actuellement. Ce sont des exigences historiques. Le socialisme est une exigence historique, il faut seulement le comprendre de façon juste. La démocratie est une exigence historique. Mais le libéralisme, la liberté, l'individualisme sont aussi une exigence historique, même si cette dernière est moins considérée par l'humanité moderne. Et l'humanité ne sera bientôt plus capable de dire un mot si elle n'oriente pas l'organisme social dans le sens de la triarticulation <sup>4</sup> : le socialisme pour la vie économique, la démocratie pour la vie juridique et politique, la liberté ou l'individualisme pour la vie spirituelle culturelle.

Cela devra être perçu comme la seule voie de salut, comme le véritable sauvetage de l'humanité. Mais nous ne devons pas nous illusionner, c'est justement parce que ce sont là des besoins intenses, exigés par l'histoire pour l'époque actuelle, que d'autres

exigences s'imposent à celui qui voit les choses plus en profondeur. Les hommes adultes devront obligatoirement vivre dans un organisme social qui soit économiquement socialiste, politiquement démocratique et spirituellement libéral.

La grande question de l'avenir sera : comment devons-nous nous comporter vis-à-vis des enfants si nous voulons les éduquer de telle sorte qu'ils puissent, adultes, s'insérer dans le socialisme, la démocratie, le libéralisme au sens le plus large ? Une des questions sociales les plus importantes pour l'avenir, et même déjà maintenant, c'est celle de l'éducation. Et la science spirituelle a déjà indiqué comment l'humanité actuelle devra comprendre cette question si elle veut aller de l'avant. Les exigences sociales resteront toujours chaotiques si on n'examine pas dans ses fondements la plus brûlante question de notre temps : l'éducation. Vous n'avez qu'à consulter le petit ouvrage: « L'éducation de l'enfant à la lumière de la science spirituelle »<sup>5</sup>, si vous voulez savoir dans les grandes lignes en quoi consiste le problème de l'éducation. Ce livre met en lumière une des plus graves questions sociales actuelles : celle de l'éducation. L'humanité moderne, et ceci dans les cercles les plus larges, devra apprendre ce que la science spirituelle permet de connaître des trois périodes du développement de l'enfant.

Là est montré comment, entre sa naissance et sa septième année, âge moyen du changement de dentition, l'être humain est un être d'imitation ; il fait ce que fait son entourage. Observez donc l'enfant en le comprenant vraiment : il imite, il fait ce que font les grandes personnes. Le plus important pour la vie du petit enfant, c'est que ceux qui l'entourent ne fassent que des choses qu'il puisse imiter, et même qu'ils ne ressentent, qu'ils ne pensent autour de l'enfant que des choses qu'il puisse imiter. Lorsque, par la naissance, l'enfant entre dans l'existence physique, il ne fait que continuer ce qu'il a vécu dans le monde spirituel avant sa conception.

Là, l'être humain vit au sein des hiérarchies supérieures ; il y suit toutes les impulsions qui émanent de la nature de ces hautes hiérarchies. Il est alors un imitateur à un bien plus haut niveau, car il fait un avec les êtres qu'il imite. Puis il est refoulé dans le monde physique. Là, il garde l'habitude de faire un avec son entourage. Cette habitude de se sentir un avec d'autres êtres fait qu'il imite les êtres qui, en tant qu'adultes, sont autour de lui. Adultes qui, pour éduquer l'enfant, doivent veiller à ne faire, à ne penser et à ne ressentir que ce que ce dernier puisse imiter. Plus l'enfant peut vivre, non pas dans sa propre âme, mais dans celle de son entourage, dans les âmes de son entourage, mieux cela vaut pour lui.

Autrefois, parce que la vie était plus instinctive, les hommes pouvaient compter sur cette imitation. Il en sera autrement à l'avenir. On devra alors prêter attention au fait que l'enfant imite. En matière d'éducation, on devra toujours répondre à la question : comment organise-t-on au mieux la vie de l'enfant pour qu'il puisse imiter son entourage de la meilleure façon ? Tout ce qui s'est fait autrefois en rapport avec cette imitation devra devenir, à l'avenir, l'objet de questions de plus en plus conscientes, et ceci avec une intensité sans cesse croissante. Car il faudra se dire : Pour que les hommes deviennent adultes au sein de l'organisme social, ils devront devenir des hommes libres. Or, on ne devient libre que si, enfant, on a d'abord imité son entourage le plus intensément possible. A l'époque où le socialisme doit faire irruption dans l'humanité, il faut construire intensément cette force qui est la force naturelle du petit enfant. Et les hommes ne deviendront jamais des êtres libres, malgré toutes les déclarations et toutes les lamentations politiques sur la liberté, si la force correspondante de l'imitation n'est pas implantée au cours de la petite enfance. Car seul ce qui est ainsi implanté au cours de la petite enfance peut donner la base de la liberté sociale.

Vous savez qu'entre l'âge de sept ans et la puberté, jusqu'à 14-15 ans, vit dans l'enfant la force qu'on peut appeler l'action par soumission à une autorité. Rien ne peut arriver de mieux à l'enfant que de faire ce qu'il entreprend parce que des gens qu'il admire disent autour de lui : voilà ce qui est juste, voilà ce qu'il faut faire. Il n'y a rien de pire que d'habituer trop tôt l'enfant, avant la puberté, au soi-disant jugement personnel. A l'avenir, il faudra former un sentiment de l'autorité plus élevé et plus intense chez les enfants de sept à quatorze ans que cela n'a été fait dans le passé. Il faudra conduire l'enseignement de façon toujours plus consciente pour qu'un pur et beau sentiment de l'autorité s'éveille en l'enfant ; car ce qui doit être implanté en lui au cours de ces années, fournit la base pour que l'adulte puisse éprouver l'égalité des droits de l'homme dans l'organisme social. L'égalité des droits de l'homme ne s'instaurera pas autrement, car les adultes n'atteindront jamais à la maturité nécessaire si le sentiment de l'autorité n'est pas développé en eux au cours de l'enfance. Autrefois, un sentiment de l'autorité beaucoup moins intensif a pu suffire, à l'avenir il ne suffira pas. Et ce sentiment devra être puissamment implanté en l'enfant, pour que les hommes puissent développer la maturité nécessaire face à cette exigence historique qui ne saurait être discutée parce qu'elle est justement une exigence historique.

Finalement tout ce qui est éducation et enseignement primaires aujourd'hui doit être transformé de telle sorte que les hommes puissent atteindre ce niveau de conscience dont je viens de parler. Mais je vous le demande : où en est l'humanité actuelle et plus, où en est la formation des professeurs aujourd'hui par rapport à cette vision des choses ? Comment faut-il œuvrer pour que ces idées viennent au grand jour ? Car elles doivent venir au grand jour, c'est la seule chance de guérison.

Lorsqu'on va aujourd'hui dans les pays qui viennent de vivre la première révolution, que trouve-t-on à ce sujet dans les programmes des dites « Ecoles uniques » ? Oui, qu'y-a-t-il dans ces programmes ! Pour quiconque connaît la nature humaine, les programmes d'éducation socialiste sont un vrai cauchemar, le pire que l'on puisse imaginer. Et le plus horrible cauchemar que l'on puisse concevoir actuellement, ce que l'on peut placer de plus terrible devant l'humanité, ce sont les programmes et l'organisation scolaires qui s'attachent au nom de Lounatcharsky<sup>6</sup>, le ministre soviétique de l'éducation. Ce qui s'accomplit là, en Russie, dans les programmes scolaires, c'est le meurtre de tout véritable socialisme. Mais dans d'autres régions de l'Europe, également, certains programmes d'éducation sont de vrais cancers, à savoir les programmes socialistes, car ils partent de ce principe absolument incroyable : il faut organiser l'école à l'image de l'organisme social où doivent vivre les adultes. J'ai lu certains programmes scolaires dans lesquels figure comme un des premiers principes : il faut supprimer le rectorat ; les professeurs doivent être à niveau d'égalité avec les élèves ; toute l'école doit être fondée sur le principe de la camaraderie. Et si l'on parle aujourd'hui contre de telles théories, dans le sud de l'Allemagne, par exemple, où les choses sont beaucoup moins répandues que dans d'autres régions de l'Europe, on est aussitôt considéré comme quelqu'un qui ne comprend rien à la vie sociale.

Pourtant tous ceux qui envisagent sincèrement la possibilité pour l'homme d'accéder à un organisme véritablement social devraient, avant toute autre chose, être bien au clair sur le fait qu'un tel organisme ne se réalisera jamais avec le programme d'éducation socialiste. Car si l'on introduit le socialisme dans l'école, il ne pourra jamais être dans la vie. Les hommes n'acquerront la maturité pour vivre socialement en commun que s'ils fondent cette vie sur une véritable autorité pendant la période scolaire, précisément. Il

faut bien voir combien ce que les gens font aujourd'hui, combien ce qu'ils pensent au sujet de ce qui va se passer, est loin du sens de la réalité !

Après la puberté, de 14-15 ans à 21 ans, la vie sexuelle se développe chez l'être humain, mais celle-ci n'est qu'un aspect particulier de l'amour humain. Et c'est cette force de l'amour humain qu'il faudrait soigner tout particulièrement au moment où les enfants quittent l'école pour d'autres établissements ou bien s'en vont en apprentissage. Car jamais la vie économique, qui est une exigence historique, ne sera enflammée par ce qui doit l'enflammer, c'est-à-dire la fraternité, l'amour de l'humain, si on n'a pas développé cet amour au cours de ces années d'adolescence.

La fraternité dans la vie économique, vers laquelle on doit tendre dans l'avenir, n'existera dans l'âme humaine que si l'on modifie l'enseignement de telle sorte qu'après la quinzième année, on développe en toute conscience l'amour pour l'humanité si les questions relatives à une vision du monde, si tout l'enseignement secondaire est basé sur l'amour de l'humain, et finalement sur l'amour pour le monde extérieur.

C'est sur cette triple base pédagogique qu'il faut ériger ce qui doit épanouir l'humanité de l'avenir. Le corps physique est un imitateur, il doit pouvoir imiter de façon juste, sinon on n'implante en lui que les désirs animaux. Entre sept et quatorze ans, le corps éthérique doit se développer en suivant une autorité. Tant qu'on ne le saura pas, les hommes ne pourront développer que la somnolence culturelle générale et la force indispensable à l'organisme juridique ne sera pas là.

Et tant qu'après la puberté la force de l'amour qui est liée au corps astral ne sera pas introduite de façon raisonnable dans tout enseignement ou apprentissage, les hommes ne pourront jamais développer leur corps astral pour en faire un libre instrument. Les choses se tiennent. C'est pourquoi je devrais dire : l'imitation cultivée de façon juste développe la liberté ; l'autorité — le droit ; la fraternité, l'amour — la vie économique.

Mais l'inverse est aussi vrai. Si l'amour n'est pas développé de façon juste, la liberté manque. Si l'imitation n'est pas cultivée comme il faut, les désirs animaux deviennent trop forts.

En examinant ces problèmes, on voit que la science spirituelle constitue une base juste pour ce qui, à cause des grandes exigences posées par l'histoire à l'humanité, doit devenir le contenu de la vie culturelle. Sans ce contenu culturel qui ne peut jaillir que de la science de l'Esprit, et qui doit pénétrer dans l'humanité, nous ne pourrions absolument pas progresser.

Les questions qui se présentent à nous doivent être traitées dans une atmosphère spirituelle. Telle est la conviction qui devra pénétrer les âmes. Et je voudrais insister là-dessus, une fois encore ; on peut discuter sur la question de savoir combien de temps il faudra pour cela ; mais en fait, quels que puissent être les désirs inconscients des hommes, il n'est pas possible qu'ils soient satisfaits si cette conviction ne s'empare pas des âmes. Vous voyez donc quels sont les rapports entre les domaines concrets dont s'occupe notre science de l'Esprit et les grandes exigences qui, à cause de la détresse actuelle, s'imposent à notre époque et dans un proche avenir. Je l'ai souvent répété ici même : il faut envisager la science de l'Esprit en liaison avec les grandes tâches historiques du présent. Les gens sont loin, très loin de discerner les choses comme nous le faisons ici. Il faut qu'une tension s'instaure dans l'humanité, la tension de l'insatisfaction, afin que du désir purement matériel, naisse le contraire, la nostalgie de spiritualité. Car comment les hommes viendront-ils à bout de la grave question qui se pose à eux, cette question qui les a conduit à comprendre exactement le contraire sous le terme maïa, idéologie ?

Que s'est-il donc passé ? Voyez-vous, si on en saisit l'idée concrètement, on s'aperçoit que les impulsions d'après lesquelles les âmes humaines pensent en Orient et en Occident sont différentes. Mais elles ont ceci de commun qu'elles engendrent en Orient comme en Occident le même état d'âme. Il faut aussi prendre en considération cet état d'âme. Que les orientaux aient considéré le monde extérieur comme une maïa, voilà qui ne date pas d'aujourd'hui. En fait cette conception mystique du monde en tant que maïa a eu sa signification dans le passé ; elle ne l'a pas aujourd'hui. Elle l'avait autrefois. Parce que cette conception de la maïa a vieilli, une sorte d'abandon passif, un fatalisme s'est répandu sur l'Orient, fatalisme qui s'est infiltré en Europe de la façon la plus grossière avec les Turcs. Fatalisme, laisser venir ce qui doit venir, ce qui veut s'accomplir : passivité de la volonté humaine.

Or la conception occidentale de la maïa s'est formée dans cette atmosphère de fatalisme. C'est par l'intermédiaire de Marx et Engels que cette conception de l'idéologie s'est exprimée le plus clairement : c'est la théorie socialiste moderne, selon laquelle tout ce qui est psycho-spirituel émane de la seule vraie réalité, les processus économiques, et est donc maïa, idéologie.

Comment cette conception apparut-elle ? Elle se répandit dans le monde de façon déjà fataliste. Car quelle était la forme extérieure de la théorie socialiste jusqu'à la catastrophe de la guerre mondiale ? Cette théorie disait : les capitaux se rassemblent, se concentrent, des capitalistes ou des groupements capitalistes de plus en plus importants se forment, des trusts, des pools, etc... Le processus économique jouera de lui-même, les groupes de capitaux se concentrent sans cesse davantage jusqu'au moment où, de soi-même, le pouvoir sur le capital ira aux mains du prolétariat. Il n'est besoin de rien faire pour cela, il s'agit d'un processus objectif, purement économique : fatalisme.

L'Orient en est arrivé au fatalisme. L'Occident part du fatalisme, et ceci chez la majorité de la population. La majorité de la population est fataliste. Supporter patiemment ce que la vie apporte, est devenu un principe de l'Orient ; c'est un principe de l'Occident. Seulement la fatalité à laquelle on veut se soumettre, c'est pour l'oriental quelque chose de spirituel, mais pour l'occidental, c'est le processus économique matériel. On considère de façon trop unilatérale l'évolution mondiale des hommes. Si l'on observe comment l'évolution actuelle découle d'étapes antérieures, on découvre un élément spirituel, élément qui, comme je l'ai dit, est déjà considéré comme pure idéologie. Sur quoi repose-t-il ? Il repose sur l'hellénisme. En fait, dans les impulsions les plus profondes de notre âme vit encore quelque chose de grec. Voilà pourquoi nous avons le lycée pour l'éducation : c'est un écho de la structure psychique des grecs. En Grèce, un tel état d'âme était naturel aux hommes qui avaient atteint la puberté, car la civilisation se développait de telle sorte, que la grande masse des gens étaient pauvres ; c'étaient les esclaves, les ilotes, etc... Les conquérants étaient d'un autre sang. Ils étaient les porteurs de la vie spirituelle. Vous trouverez cela exprimé dans la sculpture grecque. Regardez une tête de Mercure, avec cette position bien particulière des oreilles, du nez, des yeux. Lorsqu'ils sculptaient la tête de Mercure, les Grecs représentaient la population qu'ils ont conquise, celle à laquelle ils confiaient le commerce et l'économie extérieurs. L'arien, caractérisé par la tête de Zeus, ou celle d'Héra-Athéna était celui auquel les puissances universelles conféraient l'Esprit.

Ne croyez pas que cette structure d'âme grecque ne s'exprime que par l'état d'âme général ! Elle s'exprime en réalité jusque dans la formation des mots et des phrases de la langue grecque. Cette langue repose sur une structure psychique aristocratique. Nous avons encore cela dans notre vie culturelle spirituelle. C'est pourquoi au milieu du 15<sup>e</sup> siècle, nous n'avons vécu aucun renouveau de la vie spirituelle mais seulement une



renaissance ou une réforme. Ce n'est pas un renouveau, mais un simple rafraîchissement de l'ancienne vie culturelle et spirituelle. Et c'est ce qui vit encore dans la nôtre.

L'éducation que les jeunes reçoivent dans nos lycées est étrangère à la vie. Il est tout naturel que les grecs aient éduqué de cette manière, car c'était leur vie. Les grecs éduquaient les enfants et les jeunes gens selon leur propre vie. Nous éduquons nos jeunes dans les lycées selon ce qu'était la vie des grecs. Voilà pourquoi notre vie culturelle et spirituelle est devenue étrangère au monde, pourquoi elle est ressentie comme une idéologie, pourquoi ses pensées sont partout trop faibles pour saisir la vie et avant tout la transformer par l'action.

A côté de cette culture de l'Esprit, nous avons en nous une remarquable culture juridique. Dans tous les domaines on peut montrer combien le milieu du 15<sup>e</sup> siècle constitue un tournant décisif dans l'évolution nouvelle de l'humanité. Le blé est cher, et tout ce qui est fabriqué à partir du blé est cher. C'est beaucoup trop cher ! Pour trouver à quel moment le blé était très bon marché dans les pays européens, il faut remonter jusqu'aux 9<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> siècles environ. A cette époque, c'était aussi bon marché que c'est trop cher aujourd'hui. Et entre les deux, au milieu du 15<sup>e</sup> siècle, les prix étaient normaux.

C'est intéressant de voir que jusque dans le prix du blé, le 15<sup>e</sup> siècle se révèle comme le grand tournant de l'humanité. Et quelle fut la conséquence, à l'époque, de ce prix normal du blé sur une grande partie de l'Europe ? L'ancien servage commençait tout juste à disparaître. Or pour neutraliser la liberté naissante, le droit romain intervient. Dans le domaine politique, dans le domaine de l'Etat, nous sommes saturés par le droit romain, tout comme nous le sommes par la structure psychique et spirituelle grecque dans le domaine spirituel culturel. Sur le plan du droit nous n'avons pas réussi, jusqu'à maintenant, à réaliser autre chose qu'une renaissance du droit romain. Notre organisme social est constitué par la structure spirituelle grecque et par la structure juridique romaine.

La vie économique, quant à elle, ne peut pas être une simple renaissance. En effet, si on peut vivre d'après le droit romain, si on peut éduquer les enfants ou les jeunes gens d'après des structures spirituelles grecques, on ne peut pas manger ce que mangeaient les grecs ; cela ne calmerait pas la faim ! La vie économique doit être actuelle. De sorte que la vie économique européenne est le troisième élément. Il s'agit de mettre de l'ordre dans ces trois éléments qui sont imbriqués de façon chaotique. Ce n'est possible que par la triarticulation de l'organisme social.

Des gens comme Marx et Engels n'ont vu qu'un seul aspect des choses lorsqu'ils ont dit : nous ne pouvons plus diriger avec la vie spirituelle issue des anciens grecs ; nous ne pouvons plus vivre avec un Etat issu du droit romain. Il ne nous reste donc plus que la vie économique. Mais ils n'ont plus pensé alors qu'à la vie économique.

Dans l'avenir, dit Engels, on ne devra régir que des marchandises et des processus de production, plus des hommes. C'est aussi vrai qu'unilatéral, terriblement unilatéral.

Il faut effectivement que la vie économique soit établie sur ses propres bases. Dans le secteur économique de l'organisme social, on ne doit s'occuper que de gérer des marchandises et diriger la production. Cela doit devenir autonome. Mais si l'on élimine de l'organisme social la vie juridique et la vie spirituelle d'autrefois, il faut alors les fonder sur de nouvelles bases. Autrement dit, nous avons besoin, à côté d'une vie économique qui gère les marchandises et dirige la production, d'une vie juridique démocratique qui repose sur l'égalité entre les hommes. Nous n'avons pas seulement besoin d'une renaissance du droit romain, mais d'une nouvelle naissance de la vie juridique, de l'Etat sur la base de l'égalité entre les hommes. Et nous n'avons pas seulement besoin d'une renaissance de la vie spirituelle, telle qu'elle s'est produite au début de l'époque moderne,

mais d'une refonte, d'une nouvelle création de la vie spirituelle. Soyons bien conscients du fait que nous devons faire face à cette nouvelle création de la vie spirituelle !

Ce qu'il faudrait dire au sujet de cette exigence de la triarticulation sociale dépend étroitement de ce qui vit en profondeur dans l'évolution de l'humanité moderne. Il ne s'agit pas d'une fantaisie, mais bien de ce que l'on peut tirer du besoin le plus profond de notre époque ; c'est ce qui convient exactement à la situation présente. Il y a des gens, beaucoup de gens, qui disent ne pas comprendre cela, parce que c'est trop difficile. En Allemagne, lorsqu'ils ont toujours affirmé que tout cela était trop difficile à comprendre, je leur ai répondu que je faisais la distinction entre ces choses-là et ce que l'on s'est habitué à comprendre dans les dernières quatre à cinq années. On trouvait alors faciles certaines choses que moi je n'ai pas comprises — c'est ce que j'ai dit — mais il suffisait qu'on leur ordonne de les comprendre. Le quartier général, ou une autre instance n'avait qu'à ordonner qu'on comprenne les choses pour que celles-ci soient aussitôt assimilées. On les a comprises parce qu'il y avait l'ordre de les comprendre. Maintenant il s'agit de comprendre quelque chose à partir de l'âme humaine libre. Pour cela il faut que les âmes s'éveillent ; or elles le veulent si peu ! C'est pourtant cela qui compte. Ce n'est pas la compréhension qui manque, c'est la volonté et le courage de voir cette réalité en face. Il est tout naturel que ce qui doit parler à l'humanité sur un ton nouveau s'exprime avec d'autres phrases que celles auxquelles les hommes sont habitués jusqu'à maintenant. Car nous sommes engagés dans trois choses différentes de celles dont il est question dans cette triarticulation.

La triarticulation exige un renouveau de la vie spirituelle tel que les hommes ressentent vraiment un lien entre leur âme et la vie objective de l'Esprit. C'est justement ce qu'ils n'ont pas, les hommes ! Car lorsqu'ils parlent aujourd'hui, c'est surtout pour phraser. Mais pourquoi phrase-t-on en réalité ? On phrase lorsqu'on n'a soi-même aucun lien avec la signification de ce qu'on dit. Parce que les hommes ont rompu avec la vie de l'Esprit, leurs paroles sont devenues des phrases.

On a beaucoup parlé du droit ces dernières années, de l'instauration du droit dans l'humanité civilisée. Les événements actuels montrent suffisamment combien les hommes sont loin de la réalité sur le plan juridique. Bien entendu on s'est battu jusqu'à maintenant pour la force et non pas pour le droit, mais on a toujours parlé de droit.

Et la vie économique : on n'avait aucune idée pour l'éclairer, c'est pourquoi les faits se sont déroulés d'eux-mêmes. Car ce qui a caractérisé la vie économique, c'est que les gens ont produit et produit sans cesse, tout comme je l'ai déjà montré à Vienne au printemps 1914<sup>7</sup>, où j'ai appelé cette production une tumeur, un cancer social : on a produit, produit encore, on a jeté les marchandises sur le marché, et la circulation économique devait tourner toute seule, elle n'était pas dirigée par des pensées. Une vie économique chaotique, non planifiée, une vie juridique qui n'est qu'expression de la force; une vie spirituelle qui a dégénéré en phrases : telle est la triarticulation que nous avons eue ! Nous devons en sortir. Et nous ne le ferons que si nous apprenons à prendre au sérieux ce que signifie justement la triarticulation.

Or voyez-vous, tout cela ne peut être compris, en fait, que si l'on en revient à la science de l'Esprit, à l'Anthroposophie. Il y a eu certains remous lorsque, dans une conférence publique, la semaine dernière, j'ai décrit ce qui est pourtant un fait accessible à la connaissance. J'ai dit en effet que nos dirigeants actuels ne doivent plus se fier à leur cerveau, car il est décadent. Ils doivent s'efforcer de comprendre ce pourquoi on n'a pas besoin du cerveau mais du corps éthérique. Car les pensées qui vivent dans la science de

l'Esprit, dans l'Anthroposophie, n'utilisent pas le cerveau. Les cercles dirigeants, la bourgeoisie d'aujourd'hui doivent s'accoutumer, ne serait-ce qu'à cause de leur développement physiologique, à la connaissance de l'Esprit, ils doivent se consacrer à quelque chose que l'on peut cultiver même avec un cerveau décadent.

Le prolétariat aspire à s'élever. Ses cerveaux sont encore inutilisés. Le citron n'est pas complètement pressé. Il y a encore quelque chose qui en sort, par atavisme. C'est pourquoi le prolétariat comprend encore ce que l'on peut dire au sujet d'une nouvelle organisation sociale. Aujourd'hui les choses sont telles que l'ensemble du prolétariat serait accessible à ces choses, mais pas les dirigeants, parce qu'ils sont embourgeoisés ; ils sont encore plus bornés et plus encombrés de préjugés que les vrais bourgeois. Ils ont pris en eux l'esprit bourgeois et l'ont élevé au niveau d'une culture. Mais d'un autre côté on trouve aussi une terrible soumission. Et c'est cette soumission qu'il faudra d'abord briser. Sans cela il n'y a aucune amélioration possible dans ce domaine.

Comme vous voyez, les choses sont plus complexes qu'on se l'imagine habituellement et elles sont telles que seule la science de l'initiation peut permettre de vraiment saisir les problèmes sociaux actuels. Vous trouvez trois concepts: vous les trouvez également dans mon livre : « *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social* », que je n'ai pas écrit pour les seuls anthroposophes, mais pour le grand public. Vous trouvez là trois concepts essentiels pour la vie sociale d'aujourd'hui. C'est le concept de marchandise ou de production, qu'il faut avoir pour la vie économique. Un autre concept essentiel, c'est celui de travail. Et un troisième, celui de capital. Au fond, la connaissance sociale de l'époque actuelle dépend de ces trois concepts.

Que n'a-t-on pas déjà fait pour pénétrer ces trois concepts, à l'aide des sciences sociales ! Lorsqu'on connaît tous les économistes qui, dans la seconde partie du 19<sup>e</sup> siècle, ont voulu pénétrer ces trois concepts de marchandise, de travail et de capital, à l'aide de la science, on sait tout ce qui a été accompli en matière de science impossible, car toute cette science demeure stérile. J'ai déjà illustré cela récemment par un gentil petit exemple. Le célèbre professeur Lujo Brentano, la lumière des sciences économiques en Europe centrale, vient d'écrire un article intitulé : « Le patronat ». Il y expose trois particularités du patron. Je veux seulement vous citer la troisième de ces caractéristiques selon Brentano : c'est le fait d'utiliser les moyens de production pour son propre compte et à ses risques et périls. Le patron est propriétaire des moyens de production et prend en charge la production pour le marché à son compte et à ses risques. Or le concept du brave Brentano, lumière de la faculté d'économie, est tellement confus que, dans le même article, il s'aperçoit de l'existence d'un autre patron, en dehors du fabricant et du chef d'entreprise : à savoir l'ouvrier moderne.

L'ouvrier moderne est un patron du fait qu'il possède les moyens de production, en l'occurrence sa propre force de travail, qu'il offre sur le marché, pour son compte et à ses risques. Le concept de « patronat » du sieur Lujo Brentano est tellement clair que l'ouvrier rentre aussi dans cette catégorie. Voyez où en sont les sciences économiques d'aujourd'hui ! Il y aurait de quoi rire. Mais on n'en a pas du tout envie, car les universités sont encore à la tête de la vie spirituelle actuelle. Or voilà ce qui émane des universités dans le domaine de l'économie. On n'a pas le courage d'en convenir, mais ce qui est produit dans ce domaine est tout simplement risible. A vrai dire, ces choses sont effroyables.

Mais il est indispensable de bien voir tout cela ; et il faut se demander : comment se fait-il que la science ne parvienne pas à former des concepts suffisants, précisément en ce qui concerne le social ? Ce serait une satisfaction pour moi de pouvoir répondre plus

précisément à cette question au cours de ces quelques jours. Aujourd'hui je veux seulement vous exposer pourquoi il en est ainsi.

Bien que le concept de marchandise soit purement économique, on ne pourra jamais le forger à l'aide de la science habituelle. Vous ne parviendrez pas au concept de marchandise si vous ne vous fondez pas sur la connaissance imaginative. Vous ne pouvez comprendre ce concept qu'en vous appuyant sur la connaissance imaginative. Vous ne pourrez comprendre le travail, dans le domaine social et économique, si vous ne vous fondez pas sur la connaissance inspirée. Et vous ne pourrez pas définir le capital si vous ne vous fondez pas sur la connaissance intuitive.

Le concept de marchandise exige de l'imagination; Le concept de travail exige de l'inspiration; Le concept de capital exige de l'intuition.

Si ces concepts ne sont pas formulés de la sorte, il ne peut en sortir que la confusion.

Vous pouvez voir là dans un cas particulier pourquoi la confusion doit en sortir. Pourquoi Lujo Brentano définit-il le concept de capital, qui coïncide avec celui de patron, de telle façon que, pour lui, l'ouvrier est également un capitaliste, autrement dit un patron ! C'est parce qu'il est quelqu'un de très intelligent et de très moderne, mais qu'il n'a aucune idée du fait qu'une connaissance intuitive est nécessaire pour acquérir un véritable concept du capital !

En fait, cela se produit par un chemin détourné. La Bible indique ce chemin lorsqu'elle parle du capitalisme comme du mammonisme, de l'adoration du veau d'or. Elle met le capital en rapport avec une forme particulière de spirituel. Mais on ne peut connaître le spirituel qu'au moyen de l'intuition. Et si l'on veut connaître l'Esprit qui agit dans le capital, le mammonisme, on a besoin de l'intuition. Cela figure déjà dans la Bible. Mais aujourd'hui nous avons besoin d'une connaissance de l'univers qui ramène cela à notre époque.

Il faut essayer de pénétrer de façon objective, avec la connaissance appropriée, ces choses que l'on considère encore aujourd'hui comme saugrenues. Or une véritable connaissance, adaptée à son sujet, fera partout ressortir la nécessité de pénétrer nos conceptions sociales par une véritable, une vraie science de l'Esprit. C'est vraiment ce à quoi doit parvenir maintenant quiconque observe la vie sans préjugés. Souvenez-vous donc seulement dans la mesure où vous y étiez, de cette mémorable question qui fut posée après une conférence au Bernoullianum à Bâle, où quelqu'un lança dans la discussion : Comment parvenir à ce que Lénine devienne le maître du monde ? Car, d'après lui, il n'y avait pas de salut avant que Lénine dirige le monde entier. Pensez donc quelle confusion cela dénote ! Cela montre que les gens qui se présentent aujourd'hui comme les plus radicaux sont en fait les plus réactionnaires. Ils veulent le socialisme ; alors il faudrait peut-être commencer par socialiser les conditions de gouvernement ; mais non, on commence le socialisme en instituant Lénine monarque universel de l'économie ! Voilà les choses grotesques que l'on rencontre aujourd'hui ! Il est tout de même étonnant que l'on puisse dire : Lénine devrait devenir le maître du monde. Mais voilà comment sont les choses aujourd'hui. Les gens qui croient avoir les concepts les plus limpides ont en fait les concepts les plus absurdes ; et on ne fera jamais la clarté dans ce domaine si on ne se résout pas à rechercher cette clarté dans la science de l'Esprit.

---

<sup>1</sup> Rudolf Steiner séjourna en Allemagne du 21 avril au 3 août 1919 pour la première fois depuis la fin des hostilités. Il y mena une activité ininterrompue de conférencier, tant devant un large public que pour les ouvriers des usines, défendant les idées de la triarticulation sociale. Il tint notamment 12 conférences à Stuttgart sur le thème « Questions sociales et pédagogiques à la lumière de la science de l'esprit ». Dans les 6 conférences qui suivent, Rudolf Steiner reprend ce thème pour les membres de la Société

---

Anthroposophique à Dornach. Après la conférence du 17 août, il retournera à Stuttgart pour y commencer le 21 août les trois cours sur « La nature humaine », « Méthode et pratique » et « Séminaires », cours par lesquels il préparera la petite équipe d'enseignants qui ouvrira la première école libre Waldorf le 7 septembre 1919.

<sup>2</sup> GA 23 dans le livre « Au cœur de la question sociale », Éditions Anthroposophiques Romandes 2017

<sup>3</sup> Richard Wale : «Le mécanisme de la vie spirituelle».

<sup>4</sup> « Driegliederung » traduit aussi par « Trimembrement ».

<sup>5</sup> « L'éducation de l'enfant » Éditions Triades 2008.

<sup>6</sup> Lounatcharsky: commissaire pour la culture populaire en Russie après la Révolution d'octobre 1917. Pour lui, l'âme humaine n'est que le foyer de rencontre de certaines forces spirituelles et sensibles de la vie en société. «La tâche culturelle des classes ouvrières».

<sup>7</sup> Rudolf Steiner : « Mission cosmique de l'art », « L'art à la lumière de la sagesse des mystères », Éditions Anthroposophiques Romandes, GA 276.